

© Alain Léger, 2000

L'auteur autorise la copie du présent document dans les conditions suivantes :
l'exemplaire téléchargé ne doit faire l'objet d'aucune nouvelle copie.

Il ne peut être tiré sur papier qu'en un seul et unique exemplaire.

Il ne peut être utilisé que pour un usage privé, à des fins de lecture personnelle, ou pour l'enseignement et la recherche.

Toute autre reproduction, diffusion et usage public,
à des fins commerciales ou non,
même à titre gratuit, reste interdite
sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants droit.

Communication au colloque « Pour un nouveau bilan de la sociologie de l'éducation », Paris, INRP, mai 1993

**L'unité dialectique des approches quantitative et qualitative :
quelques aspects d'une complémentarité conflictuelle**

**Alain Léger
CNRS-Université Descartes**

Communication au colloque « Pour un nouveau bilan de la sociologie de l'éducation », Paris, INRP, mai 1993

**L'unité dialectique des approches quantitative et qualitative :
quelques aspects d'une complémentarité conflictuelle**

**Alain Léger
CNRS-Université Descartes**

J'expliquerai d'abord en quelques mots pourquoi je n'ai pas voulu garder le titre initialement prévu qui m'était proposé pour cette communication : « Permanence et renouvellement de la tradition quantitative ». Deux mots me paraissaient à la fois contestables et lourds à assumer (permanence et tradition), même s'ils étaient vivifiés par le souffle de jeunesse du dernier terme de la triade (le renouvellement). Au delà du vocabulaire, je sentais se profiler, sous un tel titre, une querelle des anciens et des modernes, où il me fallait endosser le rôle d'avocat du diable, de défenseur des anciens, face à des modernes supposés, qui seraient censés dépasser les limites des approches obsolètes.

Archaïques, modernes et postmodernes

Mais qui sont donc ces soi-disant modernes ? On voit tout de suite quels chercheurs, quels courants peuvent se cacher derrière cette autoproclamation quelque peu terroriste. On peut penser à l'ethnométhodologie, à l'interactionnisme symbolique, à l'approche compréhensive, au constructivisme, et aux nombreuses variétés de croisement, d'hybridation ou d'emprunts réciproques de ces différentes espèces entre elles. On pourrait alors les prendre au mot dans cette polémique, inverser le terrorisme, et jouer à l'arroseur arrosé, en montrant les archaïsmes, les régressions

théoriques et scientifiques qui guettent tous ceux qui confondent la critique de certaines formes de quantification, avec la critique la quantification sous toutes ses formes, ceux qui croient qu'on peut dépasser les limites d'une mesure par le refus de toute mesure, au lieu de les dépasser par plus de mesures encore. On pourrait établir des filiations théoriques et philosophiques, depuis le formalisme weberien, le psychologisme de Gabriel Tarde, en passant par la phénoménologie de Husserl et de Max Scheler, et de proche en proche, remontant les siècles dans cette recherche en paternité, s'apercevoir que les moins anciens et les moins traditionnels ne sont pas nécessairement ceux qui, périodiquement, affirment qu'avec eux la sociologie nouvelle est arrivée, et que « c'est tout nouveau, ça vient de sortir ». Mais ce serait finalement se placer au niveau de polémiques subalternes, car la véritable question, sur laquelle je voudrais apporter ici quelques éléments de réponse, est celle du progrès des problématiques et des méthodes sociologiques : ce progrès existe-t-il, et si oui, quelles voies emprunte-t-il ?

Quantitatif contre qualitatif : un faux problème ?

A l'opposé de toute visée polémique, on pourrait opter pour une réconciliation œcuménique des contraires. Il est vrai que, retirée de son contexte d'affrontements théoriques et idéologiques, et considérée en elle-même, l'opposition du qualitatif et du quantitatif semble quelque peu factice. On peut même estimer que le problème posé est, par excellence, un faux problème, si l'on reprend les deux questions très pertinentes que pose Marie DURU-BELLAT (1991)¹ :

¹ Marie DURU-BELLAT, « Approche quantitative, approche qualitative : une opposition à dépasser ? » in BERNARD M. et al. : *Methodoref, Guide méthodologique de la recherche en éducation et formation*, Paris, L'Harmattan/INRP, 1991.

- peut-on parler de quantitatif pur ?
- peut-on parler de recherche sans quantification ?

Il est bien évident que l'on ne saurait donner de réponse positive à aucune de ces deux questions, car il n'y a heureusement jamais de quantitatif pur en sociologie de l'éducation (ne serait-ce qu'au niveau des choix de problématique, des définitions conceptuelles, de l'interprétation et de la théorisation des résultats, etc.), et il n'y a jamais non plus de recherche, digne de ce nom, qui puisse se passer de quantification.

Une autre façon d'aboutir à une visée réconciliatrice est de suivre Agnès HENRIOT-VAN ZANTEN (1992)² dans son analyse très documentée de certains courants qualitatifs anglo-saxons et de leurs influences sur la sociologie de l'éducation française. Elle montre en effet que les déclarations d'intention radicales de l'ethnométhodologie s'apparentent à une « *remise en cause non seulement de l'approche positiviste mais de la sociologie toute entière* ». En effet, le recours systématique à l'observation flottante, à la description subjectiviste et à la narration psychologisante fondée sur la seule intuition spontanée du chercheur, le refus, érigé en système, des procédures strictes d'objectivation au nom de leur réductionnisme supposé, le postulat, enfin, d'une continuité molle entre la sociologie spontanée des acteurs et la connaissance scientifique, au lieu d'une rupture avec les idées reçues qui constituent pour notre discipline le principal obstacle épistémologique, tout

² Agnès HENRIOT-VAN ZANTEN, L'influence durkheimienne et l'influence ethnométhodologique en sociologie de l'éducation : oppositions et convergences, Communication présentée aux Journées d'étude « *Durkheim et la sociologie de l'éducation* », Paris, octobre 1992 (à paraître dans un ouvrage collectif).

cela ressemble fort, finalement, à une déclaration de guerre antiscientifique. Mais fort heureusement, comme le note Agnès HENRIOT-VAN ZANTEN, si on laisse de côté les proclamations théoriques radicales, et si on étudie les pratiques concrètes de recherche, on est incité à être plus nuancé car beaucoup de ces travaux, surtout en France, ne renoncent pas totalement au travail d'objectivation. En quelque sorte, et même s'il y a lieu de s'étonner d'une telle distance entre leur théorie et leur pratique, ils ne sont pas aussi antiscientifiques qu'ils le disent...

On pourrait ajouter que la vogue actuelle des études qualitatives et locales ne tient pas seulement à un effet de mode — qui, comme d'autres types d'impositions culturelles, nous vient d'outre-Atlantique ³— mais d'une certaine façon découle du succès même des approches quantitatives et du fait qu'elles ont été prises en charge et développées par de grands observatoires statistiques tels que l'INSEE ou la DEP, avec des moyens hors de portée pour un chercheur isolé. Du coup, il ne resterait plus à ce dernier qu'à affiner les statistiques globales, à les compléter, à leur apporter un supplément d'âme, et, si j'ose dire, à ajouter la chair frémissante du vécu autour du squelette froid de la statistique.

Si l'on suit ces quelques pistes de réflexion, on peut donc considérer que le problème est réglé, ou du moins qu'une synthèse harmonieuse est en vue, qui réconcilierait définitivement les approches quantitative et qualitative. Si tel était le cas, mon exposé devrait s'arrêter là, ce qui au moins lui donnerait le mérite d'être très court. Mais pourquoi faudrait-il toujours faire abstraction des affrontements

³ Raymond ARON remarquait déjà que « *la sociologie américaine est plutôt une psychosociologie à tendance psychologique ou individualiste* » (La société américaine et sa sociologie, in *Cahiers internationaux de Sociologie*, 26, 1959) .

théoriques, au nom d'un unanimité de façade, fort prisé dans les colloques, où chacun approuve chaleureusement les propos de l'orateur précédent, pour s'empres- ser de dire aussitôt le contraire ? Et s'il y a lieu de refuser les polémiques stériles ou subalternes, n'est-il pas indispensable de polémiquer quand sont remis en cause les fondements mêmes de la démarche d'objectivation ?

Les dérives de l'approche qualitative

On pourrait, bien sûr, laisser passer sans réaction critique des professions de foi telles que celles de GOFFMAN :

« Tout au long des articles qui composent ce volume, j'avance des affirma- tions sans preuves (...) Je tiens cette description par postulats pour un mal néces- saire (...) Au lieu de généraliser absolument ou statistiquement, j'affirmerai qu'une pratique donnée a cours parmi un ensemble d'individus « habituellement » ou « souvent » ou « occasionnellement ». Ainsi, je me permets de manquer de faits établis tout en feignant la précision. Il est donc certain que la méthode à laquelle je recours souvent — l'observation naturaliste non systématique — est très sérieuse- ment limitée. J'affirme pour ma défense que les méthodes de recherche tradition- nelles employées jusqu'à présent dans ce domaine ne le sont pas moins à leur façon (...) : le côté scientifique de tout cela est assuré par le port de blouses blanches et l'argent du gouvernement » (1973, p. 15-17)⁴.

⁴ Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Préface du tome II, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 15-17.

On pourrait également ignorer les dérives actuelles de la sociologie de l'acteur qui évolue vers une « sociologie de l'existence » (CRESPI, 1992)⁵ sans consistance scientifique, et qui va même parfois jusqu'à réhabiliter « *l'intuition comme approche syncrétique de la réalité sociale* » (FOURASTIE, 1992)⁶. A ce stade de déliquescence, il ne s'agit plus d'une opposition stimulante entre paradigmes concurrents, mais de la dissolution pure et simple de tout cadre de référence théorique.

Nouvelles, ces approches ? Dans ce qu'elles disent et par les thèmes qu'elles traitent, sans doute. Mais en quoi sont-elles nouvelles sur le plan de la méthode, ou plutôt faudrait-il dire de *l'absence* de méthode ? Ce refus de la méthode empirique, de la méthode expérimentale, de la méthode statistique, sont au moins aussi vieux que les méthodes que je viens de citer.

Certes, le chercheur confirmé — qui en a vu d'autres — considérera avec un scepticisme souriant le radicalisme de certaines professions de foi qualitativistes, préférera juger aux actes et attendre qu'elles « fassent leur preuves ». Il sera tenté de relativiser leur portée en n'y voyant qu'une façon, pour certains auteurs, de se positionner, de marquer un espace institutionnel, ou d'occuper un créneau théorique en vue. Mais il faut penser aux dégâts que peuvent produire de telles positions parmi les étudiants et les apprentis chercheurs que l'on essaie d'armer d'une méthodologie rigoureuse, qui doivent faire l'effort d'apprentissages rébarbatifs quant aux formulations d'hypothèses, à l'élaboration d'instruments, aux procédures d'échantil-

⁵ Franco CRESPI, Sociologie postmoderne / sociologie de l'existence. *Sociétés*, 35, 1992, 75-84.

⁶ Brigitte FOURASTIE, L'intuition comme approche syncrétique de la réalité sociale. *Sociétés*, N° spécial « Postmodernité », 35, 1992, 63-71.

lonnage, aux tests statistiques, aux rigueurs de la démonstration, de la généralisation, et de l'administration de la preuve, et qui se voient invités de toutes parts à ne plus se fier qu'aux facilités de leur intuition et qu'à leur penchant pour l'essai littéraire, l'enquête journalistique ou la spéculation philosophique.

Questions de frontière disciplinaire

Que l'on ne voie, dans mes propos, aucune attaque contre le journalisme, la littérature ou la philosophie, qui ne sont pas des disciplines mineures et que je ne songe nullement à ranger à une place subalterne par rapport à l'approche scientifique : je les citais seulement comme exemples de ce que *n'est pas* la sociologie et par souci, non d'établir une hiérarchie, mais de mieux délimiter le champ sociologique. Car les problèmes de méthode renvoient indissolublement aux problèmes de frontières disciplinaires. Ainsi lorsqu'on lit dans certains travaux, par exemple ceux de DEROUET⁷, qu'il faut « *ouvrir les boîtes noires* » que la sociologie objectiviste a maintenu fermées, on ne peut que partager ce souci d'approfondissement et ce désir de lutter contre tous les réductionnismes. Mais on ne peut ignorer non plus qu'il y a eu, dans d'autres disciplines, des précédents qui peuvent nous faire réfléchir. Lorsque SARTRE et MERLEAU-PONTY sont partis en guerre contre le réductionnisme de la psychologie béhavioriste, avec le même objectif explicite d'ouvrir la boîte noire du vécu intuitif, ils ont produit des analyses sur l'imaginaire, les émotions, la perception, le comportement, analyses qui sont certainement de grands textes philosophiques, mais qui n'ont strictement rien apporté à la psychologie scientifique, parce que, si le béhaviorisme était réducteur, l'existentialisme, lui, était régressif au plan scientifique.

⁷ Jean-Louis DEROUET, *École et justice*, Paris, Métailié, 1992

Pour revenir à notre discipline, si l'approche qualitative produit un jour, lorsque la postérité aura tranché, des penseurs de l'envergure de SARTRE et de MERLEAU-PONTY, ce sera tout à son honneur. Mais on peut néanmoins faire l'hypothèse que la sociologie continuera à se construire avec d'autres et par d'autres moyens. Le découpage méthodologique et disciplinaire est sans doute réducteur par rapport à la globalité vécue, mais il a aussi fait la preuve de sa fécondité. Dans le cas d'un objet aussi divers que l'éducation et qui intéresse une multiplicité de disciplines, on comprend bien la tendance à l'interpénétration des problématiques et des méthodes. Il n'est donc pas question de s'enfermer dans des rigidités dogmatiques, mais on peut douter que la globalité puisse être obtenue par une dilution des frontières disciplinaires, et que la modernité consiste en une multiréférentialité sans principes : il est fort douteux qu'en additionnant un biologiste sans éprouvette, un psychanalyste sans divan et un sociologue sans statistiques on puisse parvenir un jour à une globalisation des savoirs sur l'école. On en voudra pour preuve le fait que la sociologie politique a connu sa véritable expansion à travers la sociologie électorale, qui utilise la méthode statistique, c'est-à-dire qu'elle s'est développée en cessant de se borner à faire l'histoire des régimes politiques, ou à faire de la philosophie politique.

Objet et méthodes de la sociologie

Le débat sur les méthodes renvoie donc indissolublement à un débat sur l'objet de la sociologie. Et force est de constater qu'il y a toujours eu, dès l'origine, une pluralité de définitions de cet objet comme le montrait déjà parfaitement GURVITCH⁸. lorsqu'il faisait le point sur différentes approches, notamment celle de

⁸ Georges GURVITCH : *Traité de sociologie*, Tome 1, PUF, 1958, pp. 8-12, 15, 18-19.

DURKHEIM et celle de WEBER, en liant les problèmes de méthode et les problèmes d'objet de la sociologie.

Voilà comment il résume l'approche durkheimienne : « *La sociologie est une science qui étudie avec une vue d'ensemble, d'une façon typologique et explicative, les différents degrés de cristallisation de la vie sociale, dont la base se trouve dans les états de la conscience collective, irréductibles et opaques aux consciences individuelles ; ces états se manifestent dans des contraintes, des institutions, des pressions, des symboles extérieurement observables, se matérialisent par la transfiguration de la surface géographico-démographique et pénètrent en même temps tous ces éléments par les idées, les valeurs et les idéaux, auxquels tend la conscience collective dans son aspect de libre courant de pensée et d'aspiration.* »⁹

Face au fameux principe d'objectivation durkheimien qui consiste à « *traiter les faits sociaux comme des choses* », il est manifeste que « *Weber était dominé surtout par des préoccupations plus philosophiques que sociologiques* », comme l'affirme nettement Jean DUVIGNAUD¹⁰. WEBER était influencé par la phénoménologie de HUSSERL et de Max SCHELER, et l'existentialisme de JASPERS. On sait que le principe de la phénoménologie est de se refuser à expliquer causalement par des lois, et de chercher plutôt à rendre compréhensibles les phénomènes sociaux, dans une sorte d'intuition sympathique qui nous fait revivre les états vécus en société. On se borne donc à dégager des types formels de vie sociale, comme si la démarche de la science pouvait être simplement descriptive, et comme si la classification était une fin en soi.

⁹ Georges GURVITCH, *op. cit.* .

¹⁰ Jean DUVIGNAUD, *Introduction à la sociologie*, Paris, Gallimard, 1966, p. 77.

Par ailleurs, les principes de cette classification restent fondés sur la pure intuition et la cause explicative finale est subjectiviste et psychologique : le type social cristallise une *intention* et c'est pour cela que la méthode sociologique doit être compréhensive. Cette approche à la fois finaliste et subjectiviste entre donc en opposition radicale avec la démarche d'objectivation sociologique, comme le montre WEBER lui-même en parlant ses types idéaux :

« On obtient un idéal type en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et, par endroit, pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il est une utopie ». ¹¹

L'utopie comme méthode d'analyse sociologique me paraît beaucoup trop risquée pour pouvoir être recommandée aux étudiants et érigée comme précepte méthodologique. D'autant que nous disposons maintenant de méthodes automatisées de traitement de l'information, avec par exemple les AFC, qui génèrent des typologies (profils et antiprofils) sur la base de fréquences observées, donc sur une base beaucoup plus solide que l'intuition du chercheur, fût-il un penseur génial. Mais en réalité le choix se résume-t-il à objectiver des types réels ou à imaginer des types idéaux ? La difficulté, précisément, est ici de faire comprendre aux étudiants qu'il ne faut *surtout pas* prendre WEBER au pied de la lettre, et que,

¹¹ Max WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, Plon, 1965.

disposant d'une documentation impressionnante et d'une culture encyclopédique, il a produit des analyses qui ne sont pas aussi utopiques qu'il veut bien le dire.

Le « retour à l'acteur » et de la vogue des études qualitatives : contexte idéologique et social

La vogue des approches qualitatives, le retour à l'acteur et le triomphe des analyses individualistes, s'inscrivent bien sûr dans le contexte idéologique et social de la dernière décennie.

De toutes parts, on nous annonce que la démocratisation de l'école est presque achevée avec les 80% d'une classe d'âge sur le point de parvenir au niveau du bac, on proclame que les vieilles théories de la reproduction sont périmées (si tant est qu'on veuille bien leur reconnaître une part de pertinence pour l'explication du passé, avant de les enterrer en fanfare), on célèbre le fameux retour à l'acteur. MARX est mort depuis longtemps, la lutte des classes aussi, les classes elles-mêmes se sont dissoutes et l'école est démocratique. Voilà le *credo* de la modernité.

Premier paradoxe

Ce retour à l'acteur individuel n'est-il pas quelque peu paradoxal tout de même, alors que l'existence d'énormes multinationales capitalistes et l'intervention permanente de l'État ou des pouvoirs supranationaux (FMI, OMC, etc.) dans toutes les sphères de l'activité humaine, apportent un démenti sans cesse renouvelé à une conception mettant l'acteur individuel au centre des décisions économiques et sociales. Même le néolibéralisme le plus extrême, s'il s'aventure parfois à dénoncer le « trop d'État », ne pousse pas la liberté de pensée jusqu'à s'en prendre aux pouvoirs des trusts financiers et industriels, ni à la tutelle des institutions de la "mondialisation". Dans une société qui s'apparente de plus en plus à une vaste « société anonyme », puisque ce sont ces dernières qui y font la loi, que pèse alors l'individu ? Il est donc paradoxal que, précisément à un moment où l'on pourrait croire que le problème du primat de la structure sur l'acteur individuel est, dans les faits, réglé au détriment de ce dernier, la conception inverse redevienne à la mode chez certains sociologues !

Deuxième paradoxe

Le second paradoxe que nous offre le thème du retour à l'acteur, du moins dans sa version conservatrice, c'est son refus de l'attitude radicale ou critique qui caractérisait les courants dominants de la sociologie des années 1965-75, et cela précisément au moment où la conjoncture économique, politique et sociale donne, dans la réalité, une grande validité prédictive et une éclatante confirmation *a posteriori* aux analyses les plus critiques des sociologues les plus radicaux ! Certes, on ne s'étonnera pas que la sociologie soit dans « l'air du temps », et l'air du temps, celui qui nous est distillé à profusion, est à la résignation, à l'acceptation fataliste de vingt années de crise et de leurs conséquences présentées comme « naturelles », c'est-à-dire la liquidation de toutes les avancées sociales conquises par les luttes antérieures.

Finis le temps des illusions réformistes sur la possibilité d'amender un tant soit peu le système capitaliste, de l'améliorer, d'éviter son taux de chômage croissant et ses crises cycliques, d'obtenir progressivement une égalité des chances, et d'inciter à une évolution pour mieux éviter la révolution. Finis les débats sur la paupérisation relative ou absolue. Et voici revenu le temps des soupes populaires et de la pauvreté galopante que l'on ne cherche ni à combattre ni même à cacher : l'inégalité est au contraire une donnée sociale présentée comme universelle, incontournable et inévitable. Que la sociologie fonctionne alors comme théorisation savante des idéologies ambiantes prêchant la résignation, l'individualisme et le « chacun pour soi » ne surprendra sans doute personne. Mais au moment où — par une ironie de l'histoire ou une ruse de la raison hégélienne — presque tout le monde avait fini par croire que MARX était, cette fois, vraiment mort, n'est-il pas étonnant de voir s'étaler quotidiennement, ne serait-ce qu'en lisant la presse et sans même aller chercher la misère au fin fond des banlieues désespérées, de voir sous nos yeux la confirmation de la validité des analyses marxistes fondamentales — un moment reprises puis hélas oubliées par la sociologie — sur les rapports sociaux inhérents à la société capitaliste et marchande ? Certes, MARX ne s'est pas contenté de décrire « *la misère du monde* » d'un simple point de vue humanitaire ou misérabiliste. Il en a surtout analysé les causes et déterminé les lois.

En fait, ce qui constitue la caractéristique commune de la plupart des approches qualitatistes qui se sont développées en France dans la dernière décennie, c'est un double refus : refus de prendre en compte les effets de structure (pour ne s'intéresser qu'à la marge de liberté des acteurs, voire à leur liberté supposée totale), et refus de toute attitude critique, de toute saisie des conflits (pour insister au contraire sur le consensus, l'absence de lutte des classes). Le débat sur qualitatif et quantitatif ne peut donc jamais être considéré comme un pur débat technique sur les méthodes. C'est un débat de fond sur les cadres théoriques qui fondent l'interprétation.

Une complémentarité : à quelles conditions

Si, à défaut de synthèse, une complémentarité est possible entre les approches qualitative et quantitative, cela ne peut se faire que dans la clarté théorique : même si chaque démarche a ses limites, il ne peut pas être question de déclarer équivalents du point de vue scientifique les recherches qui objectivent les déterminants sociaux, découvrent des lois généralisables, et d'autres travaux pour lesquels toute généralisation serait hasardeuse. Lorsque DURKHEIM découvre, il y a un siècle (1897)¹², et sans porter de blouse blanche, que le suicide obéit à des lois statistiques, il fonde la sociologie et, du même coup, qui est un coup de maître, lui donne sa méthode essentielle, la méthode statistique. DURKHEIM, on le sait, était conscient du fait que les lois sociales, si elles sont globales et généralisables, sont cependant différentes des lois naturelles car elles ne permettent pas l'expérimentation directe. C'est pourquoi il rêvait d'une « quasi-expérimentation », qu'il voyait notamment du côté de la méthode comparative. Or son rêve a été réalisé depuis lors. En 1984, BAUDELLOT et ESTABLET¹³ reprennent l'ensemble des

¹² Émile DURKHEIM, *Le suicide*, Paris, Alcan, 1897.

¹³ Christian BAUDELLOT & Roger ESTABLET, *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF, 1984.

statistiques disponibles sur le suicide depuis un siècle et confirment l'essentiel des lois découvertes par DURKHEIM.. Bien mieux, ils se livrent à l'expérimentation indirecte suivante : on sait que le suicide, fort en début de semaine, décroît régulièrement pour atteindre ses taux les plus faibles le week-end. Ceci est vrai pour les hommes comme pour les femmes, à une exception près : chez les femmes le taux de suicide baissait le jeudi, jour de congé des enfants, tout comme en fin de semaine. On pense évidemment tout de suite, dans la lignée de l'explication durkheimienne, à la charge des enfants et au rôle que joue l'intégration familiale. Ce qui n'est finalement qu'une interprétation, certainement très plausible, mais non démontrée au sens expérimental du terme. Mais, en 1972, changement institutionnel : le jour de congé des enfants passe au mercredi, au lieu du jeudi. Or, à partir de cette date, c'est également le mercredi qui prend la place du jeudi dans les séries statistiques sur le suicide. Voilà une expérimentation sociale (indirecte), voilà les lois généralisables qui ne peuvent être découvertes que par la méthode statistique. Et, puisque mesurer c'est prévoir, quand le nouveau ministre de l'éducation parle de réorganiser la semaine scolaire sur quatre jours, on gagnera à tous coups si l'on parie que cela aura au moins un effet social, celui de redistribuer différemment le taux du suicide féminin.

Une autre caractéristique fondamentale de l'approche sociologique, qui ne peut être remise en cause sans dommages théoriques, consiste à se doter d'une position d'extériorité qui seule permet de mettre en relief les déterminants sociaux cachés échappant aux consciences individuelles, puisqu'ils n'apparaissent précisément que lorsque l'observation permet de réunir une quantité d'événements vécus comme singuliers, comme purement individuels, donc comme échappant à toute détermination sociale. Parmi d'innombrables exemples que l'on pourrait citer, je n'évoque-

rai que la recherche que j'ai consacrée aux stratégies de carrière des enseignants (LEGER, 1983)¹⁴. En étudiant les mutations d'un poste à un autre chez plus de 4500 professeurs je me suis aperçu qu'elles révélaient une stratégie massive de choix des établissements les plus bourgeois, c'est-à-dire d'évitement des quartiers et des établissements populaires, et donc des élèves d'origine ouvrière. Ce comportement est à ce point massif que 87% des professeurs prioritaires dans le choix de leur poste terminent leur carrière dans les lycées les plus huppés. Or, interrogeant parallèlement par voie de questionnaires plus de 200 enseignants sur les raisons du choix de leur poste, je n'ai rencontré que des raisons dites « de convenance personnelle » qui sont autant de dénégations des déterminants sociaux. Le problème se pose donc ici à un double niveau : il est certain qu'une analyse purement qualitative du vécu de la carrière n'aurait jamais permis la mise en évidence des déterminations sociales, mais ce n'est pas non plus n'importe quelle quantification qui l'a permis. La quantification des opinions, parce qu'elle se place d'emblée du point de vue de la conscience des acteurs, permet seulement d'approcher certaines relations cachées de dépendance entre ces opinions et telle ou telle variable, ce qui n'est pas négligeable. Mais il y a également le vaste domaine des pratiques, encore plus caché puisqu'il ne se traduit pas nécessairement par des représentations ou des états de conscience directement appréhendables en tant que tels.

Pour résumer, en toute clarté théorique, sur quelles bases l'approche qualitative peut espérer apporter un affinement des résultats quantitatifs, je reprendrai les quatre caractéristiques fondamentales de la démarche d'objectivation énoncées par

¹⁴ Alain LEGER, *Enseignants du secondaire*, Paris, PUF, 1983.

Alain MINGAT et Marie DURU-BELLAT (1993)¹⁵ : « une approche *positive* (et non normative) du phénomène, un regard *externe* sur le fonctionnement, le souci de *révéler* un fonctionnement objectif, la nécessité d'une *approche comparative* ». Si l'on s'écarte de ces quatre « *balises* », c'est alors une dérive hors de la sociologie qui s'amorce, et non une extension de son pouvoir explicatif.

La statistique n'est plus ce qu'elle était :

Par ailleurs, les rapports entre sociologie et statistique sont un domaine tellement vaste qu'ils pourraient faire à eux seuls l'objet d'un nouveau colloque (cf. INSEE, 1982)¹⁶. Faute d'avoir le temps d'en dire plus, je me contenterai de rappeler cette évidence, qui semble parfois oubliée, que la méthode statistique a bien progressé depuis les simples analyses univariées ou multivariées utilisées par DURKHEIM et qui se basaient sur des comptabilisations annuelles. La statistique moderne ne se réduit plus à la seule photographie de l'existant. Il est vrai que les états annuels représentent toujours le volume le plus important des productions de la statistique officielle : comme j'ai pu l'analyser par ailleurs (LEGER, 1993)¹⁷, si les statistiques transversales annuelles sont d'une utilité évidente par rapport à des objectifs de gestion, elles sont assez rudimentaires, fortement biaisées et donc souvent d'un faible intérêt pour répondre à une question sociologique. Mais bien

¹⁵ Marie DURU-BELLAT & Alain MINGAT, *Pour une approche analytique du fonctionnement du système éducatif*, Paris, PUF, 1993.

¹⁶ INSEE, *Actes de la journée d'étude « Sociologie et statistique »*, Paris, INSEE/Société française de Sociologie, 1982.

¹⁷ Alain LEGER, *Pour une sociologie non fataliste*, Note de synthèse présentée pour l'habilitation à diriger des recherches, Paris, Université René Descartes, 1993, 167 p.

d'autres outils sont disponibles qui ont rendu le quantitatif qualitativement bien meilleur qu'auparavant.

Je rappellerai seulement pour mémoire la méthode des panels. Ces études longitudinales sont de véritables biographies ou histoires de vies, mais où l'on peut dégager du généralisable puisque l'on travaille sur les grands nombres. Ainsi, nous avons pu montrer par exemple (LANGOUËT & LEGER, 1991)¹⁸ que le taux d'utilisation du privé passe de 17% à 37%, soit du simple au double, selon que l'on utilise les statistiques transversales ou longitudinales. Nous avons pu montrer également l'effet du secteur fréquenté sur la réussite scolaire des élèves. Mais les panels suivis par la DEP sont d'une richesse à ce point exceptionnelle qu'ils permettraient des dizaines d'autres études instructives. Rappelons qu'ont été collectées près de mille variables caractérisant le cursus des élèves sur des échantillons dépassant parfois 35000 individus. A mon sens, cette richesse a été, encore à ce jour, insuffisamment exploitée par les chercheurs français, et on comprend mal parfois, la fascination qu'exercent les approches locales et qualitatives, quand dorment par ailleurs d'importants gisements de relations potentiellement significatives.

Je reviendrai également, parmi bien d'autres progrès notables, sur l'objectivation des typologies qui est rendue possible par la classification hiérarchique ou l'analyse factorielle des correspondances, méthodes qui permettent de dégager des profils et des antiprofils sur la base de fréquences significatives observées et non en fonction des spéculations, plus ou moins impressionnistes et arbitraires, du

¹⁸ Gabriel LANGOUËT, & Alain LEGER, *Public ou privé ? Trajectoires et réussites scolaires*, Éditions de l'espace européen, 1991.

chercheur. Certes, on ne saurait tomber dans l'illusion informatique et conférer à la machine un pouvoir magique en lui abandonnant la responsabilité de l'interprétation et du choix des indicateurs pertinents, qui sont nécessairement l'apanage du chercheur. Mais on ne voit pas non plus au nom de quelle conception très spéculaire de la modernité, il faudrait se priver des capacités du traitement automatique de l'information, et de la mise en corrélation simultanée d'un nombre très élevé de variables, chose impossible pour les capacités cérébrales du chercheur moyen. Pour le coup, il serait paradoxal de voir des modernes, soucieux de globalité, préconiser les méthodes artisanales qui limitent la saisie du social aux seules relations simples que l'on peut penser sans le recours à la mathématisation et à l'informatique. La globalité promise risquerait alors de déboucher sur un réductionnisme encore plus simpliste.

Il reste cependant vrai que, quelle que soit la sophistication de la méthode statistique, elle simplifie ce qui est complexe et encourt, de façon souvent justifiée, le reproche de figer des réalités en mouvement. Sans jouer sur les mots, on se rappellera que « statistique » signifie description de l'état, et que le terme a donc la même étymologie que « statique ». Auguste COMTE (1830)¹⁹ distinguait déjà une double approche dans la saisie des réalités sociales : la « statique sociale » (ou théorie de l'ordre) et la « dynamique sociale » (ou théorie du changement). Cette dualité renvoie aussi à une question de méthodes, ou plutôt d'usage des méthodes. En effet, la statistique se heurtera toujours au paradoxe de l'évolution historique qui fait que les critères de référence changent avec le temps : dès lors, on ne sait jamais si l'on mesure l'évolution du phénomène ou l'évolution de la mesure, et, à la limite,

¹⁹ Auguste COMTE (1830), *Cours de philosophie positive*, Paris, Éditions Anthropos, 1968.

pour que les choses soient comparables, il faudrait que rien ne change, donc qu'il n'y ait rien à comparer. Ceci constitue certainement une limite de l'approche statistique, et, en tous cas, d'un certain usage trop mécaniste ou trop fixiste de la méthode statistique. Ceci dit, je ne suivrai pas l'analyse faite par Jean-Claude PASSERON (1991)²⁰ lorsqu'il qualifie le raisonnement sociologique de « raisonnement de l'entre deux » et le condamne à un « grand écart » permanent entre un empirique brut qui n'aurait par lui-même aucun pouvoir explicatif, et une spéculation hasardeuse qui n'apporte la compréhension qu'à condition de s'éloigner des faits observables et de s'interdire la preuve. D'accord avec lui sur certains constats, je dirai cependant que sa vision me semble trop pessimiste, et ne me paraît pas prendre en compte l'évolution et les progrès des problématiques sociologiques.

Pour une sociologie objectivante et non fataliste

Je dirai plutôt qu'il existe une tension permanente et parfois très féconde entre approche qualitative et quantitative. Une approche plus locale ou plus qualitative peut permettre un affinement des variables, une meilleure prise en compte de l'historicité, l'élaboration de nouvelles hypothèses, enfin, la découverte de contre-exemples qui s'inscrivent en faux contre les interprétations mécanistes ou fatalistes qui peuvent résulter des constats statistiques. C'est dans une telle optique que j'ai effectué pendant un an, avec Maryse TRIPIER (LEGER & TRIPIER, 1986)²¹, la

²⁰ Jean-Claude PASSERON, *Le raisonnement sociologique : l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.

²¹ Alain LEGER & Maryse TRIPIER, *Fuir ou construire l'école populaire ?*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986, 2^{ème} édition : 1988.

monographie d'un quartier populaire. Lorsque j'ai, par exemple, découvert que l'immeuble scolairement le plus réussissant du quartier était aussi celui qui comptait le plus d'immigrés, qui était le plus insalubre, où les conditions de logement étaient matériellement les plus déplorables, je n'avais évidemment pas l'intention d'en tirer une loi généralisable. Mais cela me permettait d'observer comment des stratégies collectives s'organisaient, des résistances se développaient et pouvaient triompher dans les conditions statistiquement les plus défavorables : cela montrait finalement l'inanité d'un fatalisme sociologique à bon marché, qui a pour nom idéologie du handicap socioculturel, et qui s'abrite parfois derrière des généralisations statistiques mal comprises. De même, lorsque j'ai observé en 1982-83 que deux écoles, recevant un public socialement identique, obtenaient des taux de réussite fort différents, j'en conclusais que « l'école aussi produit l'échec ». Je n'avais certes pas la prétention de réfuter, à partir du simple exemple de deux établissements, le rapport COLEMAN (1966)²² qui se basait sur 650 000 observations. Mais je pensais que mes résultats ébranlaient déjà quelque peu les postulats et les interprétations non démontrés de ce rapport, et appelaient donc à un nécessaire supplément d'enquête. Je ne savais pas à l'époque que ce phénomène, qui a été étayé depuis par de nombreuses études françaises bien plus représentatives que la mienne, serait baptisé un jour par la communauté des chercheurs : "l'effet-établissement".

Affinement de certaines interprétations, remise en question de certaines autres, élaboration de nouvelles hypothèses qui appellent de nouveaux moyens d'investigation : comme on le voit, une approche locale et plus qualitative offre un

²² J. S. COLEMAN, *Equality of Educational Opportunity*. Washington, US Government Printing Office for Department of Health, Education and Welfare, 1966.

bilan non négligeable, mais — bien sûr — à condition d'en sortir ! Cette tension entre quantitatif et qualitatif me paraît donc produire des résultats extrêmement fructueux lorsqu'elle aboutit à un quantitatif qui est qualitativement amélioré.

Ceci dit, complémentarité ne signifie pas équivalence : à un chercheur qui, sa vie durant, n'aurait effectué que des recherches quantitatives, il manquerait sûrement quelque chose. Mais à celui qui n'aurait fait que du qualitatif, il manquerait sans doute tout de l'approche scientifique. Pour la simple raison que, parmi les critères de la scientificité, figurent la généralisation des résultats et l'extériorité de l'observateur, qui sont acquis plus aisément dans le premier cas de figure. N'y a-t-il pas au fond, dans la complémentarité de l'acteur et du système, une même absence de symétrie, le second terme étant toujours l'élément déterminant en dernière instance ?

Je voudrais revenir un moment sur le nécessaire objectivisme qui me paraît devoir sous-tendre l'ensemble des approches adoptées.

Distance à l'objet et objectivisme méthodologique

Lorsque l'enquête porte sur une catégorie appartenant aux classes dominantes, le chercheur est amené, plus que jamais, à se méfier de lui-même, c'est-à-dire de la sorte de complicité ou de connivence qui le lie spontanément à ses semblables de classe. Impliqué, qu'il le veuille ou non, dans l'objet qu'il étudie, il doit alors faire un effort particulier pour, comme le dit BOURDIEU²³, « objectiver l'objectivation » et se rappeler que les déterminants sociaux ne déterminent pas seulement les autres : *de te fabula narratur*. D'autant qu'il est constamment sollicité et, au besoin, sommé de se transformer en porte-parole, sinon en faire-valoir, des vues et des

²³ Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique*. Paris, Éditions de Minuit, 1980.

intérêts du groupe. S'il entend y résister, ce n'est pas sans dommages quant au recueil de l'information, tant est forte la solidarité d'une caste ayant appris de longue date à déjouer de telles trahisons en se donnant complaisamment à voir comme un groupe victime ; tant s'est aguerrie également la capacité à dénoncer et à protester, publiquement s'il le faut, de la part d'acteurs qui ont l'habitude de se poser en sujets et de récuser comme illégitime toute tentative d'objectivation.

C'est ainsi que toute investigation centrée sur les fonctions sociales exercées par les enseignants passe, aux yeux de beaucoup, pour un procès inélégant, voire inacceptable. Si bien que le chercheur se sent parfois contraint de présenter des excuses, à l'instar d'ALTHUSSER(1970) :

« J'en demande pardon aux maîtres qui, dans des conditions épouvantables, tentent de retourner contre l'idéologie, contre le système et contre les pratiques dans lesquelles ils sont pris, les quelques armes qu'ils peuvent trouver dans l'histoire et le savoir qu'ils enseignent. Ce sont des espèces de héros. »²⁴

Pour ma part, je constate que les chercheurs ne s'excusent jamais auprès de la classe ouvrière lorsqu'ils enquêtent sur elle, et ne vois pas pourquoi il faudrait procéder autrement dans le cas des classes dominantes. A titre d'exemple pris parmi bien d'autres, la publication des résultats de mon enquête à Gennevilliers a entraîné la « riposte » du SNI-PEGC publiant à son tour dans la presse locale une pétition (signée par la moitié des enseignants en poste dans cette ville) qui comparait notre recherche à un « bulldozer détruisant l'école publique ». Je me suis vu également convoqué par la direction départementale de ce syndicat et sommé de m'expliquer sur mon attitude manifestement « anti-enseignante ». La situation

²⁴ ALTHUSSER, Louis, Idéologie et appareils idéologiques d'État, *La Pensée*, n° 151, mai-juin 1970.

devenait à tel point conflictuelle que la municipalité a cru bon de céder aux injonctions en annulant les interventions radiodiffusées et les réunions publiques qui étaient prévues pour populariser nos résultats. Comme me l'a expliqué un élu municipal, compte tenu de la position dominante du groupe enseignant et de son hostilité à notre recherche, le rapport que j'avais remis devenait une véritable « bombe ». De tels conflits sont certes dommageables, même s'ils sont en soi très instructifs. Mais que l'on imagine un seul instant ce qui se passerait si le chercheur s'avisait de céder à ce genre de pressions en infléchissant ses analyses ou en acceptant une autocensure même partielle : ce serait alors, comme le souligne Gérard MAUGER²⁵, la débandade théorique.

Comment renoncer à l'objectivation, au recul, à la distance vis-à-vis de l'objet étudié ? Si le but recherché est de ne pas désespérer ou désillusionner les acteurs, on y gagne à coup sûr une plus grande convivialité et une meilleure reconnaissance de la part des personnes interrogées. Par ailleurs, lorsque les analyses sont aseptisées et destinées à être agréables au commanditaire, on y gagne aussi — et ce n'est pas négligeable — la multiplication des contrats de recherche. Mais tous ces gains ont un coût théorique majeur : c'est l'abandon de l'analyse sociologique au profit de l'apologie et du dithyrambe. Et si l'attitude du chercheur se doit d'être compréhensive, il me semble qu'elle ne saurait se transformer en une simple défense et illustration du discours des dominants. Du moins si l'on veut bien écouter les conseils de DURKHEIM, pour qui le sociologue "*ne se préoccupe pas de savoir si les vérités qu'il découvre seront agréables ou déconcertantes, s'il est bon*

²⁵ Gérard MAUGER, La petite bourgeoisie en France (1968-1980) : quelques aspects des conditions sociales de construction de l'objet, in *Classes et catégories sociales, aspects de la recherche* Roubaix, ÉDIRES, 1985.

que les rapports qu'il établit restent ce qu'ils sont, ou s'il vaudrait mieux qu'ils fussent autrement. Son rôle est d'exprimer le réel, non de le juger."²⁶

C'est ce risque de confusion entre le métier de sociologue et celui d'avocat que n'ont pas évité nombre d'études américaines, inspirées parfois par le courant ethnométhodologique. Comme nous le montrons dans l'article que j'ai écrit avec Agnès HENRIOT-VAN ZANTEN²⁷, dans ces études, le chercheur reste si proche du discours des acteurs, et adhère tellement à leurs présupposés et à leur vision du monde, qu'il se borne à retranscrire, de façon seulement plus claire et plus élaborée, et en le reprenant à son compte, ce que les acteurs disent eux-mêmes.

Notons d'ailleurs au passage que de telles démarches ont été récemment importées dans la sociologie française, par exemple avec un auteur comme DEROUET (*op. cit.*, 1982), qui estime que le travail du sociologue doit, dans une optique purement qualitative, se borner à élucider le discours des acteurs et à en trouver les référents théoriques sous-jacents. Mais la nouveauté de cette approche me semble toute relative, puisqu'on la trouvait déjà chez Harold GARFINKEL²⁸, qui s'opposait à l'idée que l'acteur social soit considéré comme un « *idiot culturel* », c'est-à-dire que des déterminants sociaux puissent échapper à sa conscience et être méconnus de lui. Pour le courant ethnométhodologique, comme le souligne Alain

²⁶ DURKHEIM, Émile (1922), *Éducation et Sociologie*, Paris, PUF, 1985, (5^{ème} éd.).

²⁷ Cf. HENRIOT-VAN ZANTEN, Agnès & LEGER, Alain (1985). « Nouvelles perspectives dans l'étude des rapports entre l'école et le milieu local » in Éric PLAISANCE (Éd.) : *L'échec scolaire : nouveaux débats, nouvelles approches sociologiques*. Paris, Éditions du CNRS, 17-24.

²⁸ Harold GARFINKEL, *Studies in ethnomethodology*, 1967.

COULON²⁹, l'acteur est « *capable, dans le cours de ses activités quotidiennes, de raisonnement, de compréhension et d'interprétation de ses actions* ». Sauf à se livrer à des caricatures outrancières, il faut cependant remarquer qu'aucune théorie n'a jamais postulé le contraire. Bien mieux, j'irai même jusqu'à affirmer que la rationalité dont est capable l'acteur lui permet au besoin d'adopter des stratégies de dissimulation, de dénégation et d'autojustification : ce serait, dans ce cas, le prendre véritablement pour un idiot culturel que de l'en croire incapable.

Certes, il ne s'agit pas de tomber dans une sociologie du soupçon qui tablerait systématiquement sur la « mauvaise foi » des personnes interrogées, ni dans la dénonciation jubilatoire des intérêts basement matériels se cachant derrière les idéaux affichés (ce qui serait une façon particulièrement moralisatrice et idéaliste de laisser croire à l'existence d'idées « pures »), ni encore dans une position cynique de scepticisme généralisé. Il s'agit simplement de constater que les acteurs ne font pas toujours ce qu'ils disent — et ne disent pas toujours ce qu'ils font — soit parce qu'ils méconnaissent les déterminants sociaux de leurs actions, soit parce qu'ils les considèrent comme inavouables. Et ce décalage, dont la mise à jour n'a rien à voir avec un quelconque procès d'intention, a pu être prouvé en maintes occasions, notamment par l'ouvrage que j'ai consacré aux professeurs (LEGER, *op. cit.*, 1983).

Le processus d'objectivation reste cependant toujours inachevé et toujours perfectible, en tant que série de compromis successifs entre des exigences contradictoires. Sans doute, le chercheur franchit-il un pas capital dès qu'il abandonne une attitude fusionnelle avec le groupe étudié, pour la simple raison

²⁹ Alain COULON, *L'Ethnométhodologie*. Paris, PUF (Que sais-je ?), 1987 et *Ethnométhodologie et éducation*, Paris, PUF, 1993.

qu'une telle attitude serait fondée sur l'illusion naïve d'une visibilité immédiate du social et sur la méconnaissance de sa propre implication. Mais, à peine se croit-il à l'abri sur la planète Sirius des observateurs impartiaux, et enfin situé au-dessus de la mêlée, qu'il se voit par là même forcé d'y replonger, à son corps défendant. Dénoncé comme étant de parti pris parce qu'il n'a pas pris parti en faveur de tel groupe social, accusé d'être hostile quand il n'a pas voulu être complaisant, ou parfois, à l'inverse, encensé pour son utilité dans tel combat politique alors qu'il aspire uniquement à être reconnu pour la valeur scientifique de ses résultats, le chercheur se sent alors incompris et en conçoit un fort ressentiment. D'autant qu'aucune solution ne peut vraiment le satisfaire : doit-il se plonger dans la mêlée et rendre coup pour coup, au risque de perdre le peu de distance objectivante qui avait été acquise ? Doit-il se réfugier dans un souverain mépris par rapport aux enjeux sociaux de sa propre recherche, et n'accepter de rendre des comptes qu'à ses pairs ? Ce serait alors tomber dans un élitisme de caste dont la neutralité sociale n'aurait rien d'évident.

Malgré ses limites, l'objectivisme méthodologique me paraît cependant être moins risqué que l'attitude de recherche inverse qui fonde l'individualisme méthodologique, le constructivisme, l'ethnométhodologie ou les méthodes d'analyse compréhensive héritées de WEBER. Car considérer systématiquement les faits sociaux du point de vue de l'individu, c'est premièrement affirmer que cet individu abstrait existe, ce qu'il faudrait commencer par prouver, et ensuite appréhender le social « par le petit bout de la lorgnette » en adoptant toutes les limitations, voire les cécités que tel ou tel groupe secrète dans la construction de sa propre vérité sociale et dans la définition de celles « qui ne sont pas bonnes à dire ».

Comme on le voit, les approches méthodologiques vont inévitablement de pair avec des cadres théoriques et conceptuels. La difficulté d'une attitude méthodologique ouverte sur la complémentarité des modes d'investigation tient alors au fait que le chercheur doit tenter de dégager les méthodes et les concepts de leurs présupposés théoriques.

Je conclurai sur l'idée que les progrès de notre discipline se font à travers un double mouvement :

- 1) la découverte des lois et des déterminants sociaux,
- 2) l'interprétation non fataliste de ces lois.

Certes, il convient d'abord de s'entendre sur les termes utilisés : les lois que nous découvrons sont des lois *statistiques*, qui donc ne peuvent jamais être entendues dans un sens immuable et mécanique. Elles font également apparaître des *contradictions* sociales, potentiellement explosives, et qui sont donc source du changement.

Si, comme je le pense, la *lutte contre tous les fatalismes* est bien une composante indispensable du mouvement de progrès dans la connaissance des déterminants sociaux, alors l'approche qualitative, par ses vertus antifatalistes, non seulement peut jouer, mais joue effectivement souvent un rôle éminent dans ce processus. Envisageons seulement cette séquence dans l'explication des échecs scolaires : d'abord, le fatalisme des dons, qui se voit remplacé par le fatalisme du handicap socioculturel, lequel se voit remplacé à son tour par le fatalisme structuraliste, que certains cherchent à remplacer par un fatalisme de l'inégalité. Sans doute, le fait de présenter ainsi l'évolution des problématiques sociologiques

semble rendre dérisoires les progrès théoriques qui se sont opérés, puisqu'à chaque avancée se mettrait en place un nouveau type de fatalisme, qui peut être interprété comme une stagnation voire un recul. Mais je voudrais souligner aussi que chaque destruction des modes de pensée fatalistes antérieurs me paraît en soi positive. Car, en quelque sorte, elle montre que le fatalisme n'est pas fatal.

Bibliographie des travaux cités

- Althusser, Louis, Idéologie et appareils idéologiques d'État, *La Pensée*, n° 151, mai-juin 1970.
- Aron, Raymond (1959), La société américaine et sa sociologie, in *Cahiers internationaux de Sociologie*, 26.
- Baudelot, Christian & Establet, Roger (1984), *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF.
- Bourdieu, Pierre (1980). *Le sens pratique*. Paris, Éditions de Minuit.
- Coleman, J. S. (1966). *Equality of Educational Opportunity*. Washington, US Government Printing Office for Department of Health, Education and Welfare.
- Comte, Auguste (1830), *Cours de philosophie positive*, Paris, Éditions Anthropos, 1968.
- Coulon, Alain (1987). *L'Ethnométhodologie*. Paris, PUF (Que sais-je ?).
- Coulon, Alain (1993), *Ethnométhodologie et éducation*, Paris, PUF.
- Crespi, Franco (1992). Sociologie postmoderne / sociologie de l'existence. *Sociétés*, 35, 75-84.
- Durkheim, Émile (1897), *Le suicide*, Paris, Alcan.
- Durkheim, Émile (1922), *Éducation et Sociologie*, Paris, PUF, 1985, (5^{ème} éd.).
- Derouet, Jean-Louis (1992), *École et justice. De l'égalité des chances aux compromis locaux.*, Paris, Métailié.
- Duru-Bellat, Marie (1991), Approche quantitative, approche qualitative : une opposition à dépasser ? in Bernard M. et al. : *Methodoref, Guide méthodologique de la recherche en éducation et formation*, Paris, L'Harmattan/INRP.
- Duru-Bellat, Marie & Mingat, Alain (1993), *Pour une approche analytique du fonctionnement du système éducatif*, Paris, PUF.

- Duvignaud, Jean (1966), *Introduction à la sociologie*, Paris, Gallimard.
- Fourastié, Brigitte (1992), L'intuition comme approche syncrétique de la réalité sociale. *Sociétés*, N° spécial « Postmodernité », 35, 63-71.
- Garfinkel, Harold (1967), *Studies in ethnomethodology*.
- Goffman, Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Préface du tome II, Paris, Éditions de Minuit.
- Gurvitch, Georges (1958), *Traité de sociologie*, Tome 1, Paris, PUF.
- Henriot-Van Zanten Agnès (1992), L'influence durkheimienne et l'influence ethnométhodologique en sociologie de l'éducation : oppositions et convergences, Communication présentée aux Journées d'étude « *Durkheim et la sociologie de l'éducation* », Paris, octobre (à paraître dans un ouvrage collectif).
- Henriot-Van Zanten, Agnès & Léger, Alain (1985). « Nouvelles perspectives dans l'étude des rapports entre l'école et le milieu local » in Éric Plaisance (Éd.) : *L'échec scolaire : nouveaux débats, nouvelles approches sociologiques*. Paris, Éditions du CNRS, 17-24.
- INSEE (1982), *Actes de la journée d'étude « Sociologie et statistique »*, Paris, INSEE/Société française de Sociologie.
- Langouët, Gabriel & Léger, Alain (1991), *Public ou privé ? Trajectoires et réussites scolaires*, Éditions de l'espace européen.
- Léger, Alain (1983), *Enseignants du secondaire*, Paris, PUF.
- Léger, Alain, & Tripier, Maryse (1986, 2^{ème} édition : 1988), *Fuir ou construire l'école populaire ?*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- Léger, Alain (1993), *Pour une sociologie non fataliste*, Note de synthèse présentée pour l'habilitation à diriger des recherches, Paris, Université René Descartes, 167 p.
- Léger, Alain (1993), « L'unité dialectique des approches quantitative et qualitative : quelques aspects d'une complémentarité contradictoire », Communication au colloque de l'AISLF « Pour un nouveau bilan de la sociologie de l'éducation », Paris, INRP, mai, à paraître dans les Actes du colloque.
- Mauger, Gérard (1985). La petite bourgeoisie en France (1968-1980) : quelques aspects des conditions sociales de construction de l'objet, in *Classes et catégories sociales, aspects de la recherche* Roubaix, ÉDIRES.

Passeron, Jean-Claude (1991), *Le raisonnement sociologique : l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.

Weber, Max (1965), *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.